

ODÉON

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Les Frères Karamazov

d'après **Fédor Dostoïevski**

mise en scène **Sylvain Creuzevault**

artiste associé

création



50^e édition

Les Frères Karamazov

d'après **Fédor Dostoïevski**
adaptation et mise en scène
Sylvain Creuzevault
artiste associé
création

22 octobre –
13 novembre 2021

Odéon 6°

durée 3h15
1h40 / entracte / 1h10

Des projets d'action artistique

Le Grand Inquisiteur dans les lycées
avec Arthur Igual et Sava Lolov

Sylvain Creuzevault propose une forme courte et adaptée pour les lycéens du *Grand Inquisiteur* de Fédor Dostoïevski. Jouée dans plusieurs lycées de la grande couronne parisienne entre janvier et juin 2020, puis en octobre et novembre 2021, elle est accompagnée d'ateliers dirigés par Sylvain Sounier, Benoit Carré et Amandine Pudlo.

Atelier autour des Frères Karamazov

Sylvain Sounier, acteur de la compagnie, anime tout au long de la saison un atelier sur *Les Frères Karamazov*, avec la classe de seconde option théâtre du lycée Charles de Foucauld (Paris 18°).

Projet autour du roman *L'Esthétique de la résistance*

Sylvain Creuzevault fonde en 2021 les Conseils Arlequins, une formation de l'acteur amateur et professionnel à partir du roman de Peter Weiss, *L'Esthétique de la résistance*.

Théâtre et canapé

Découvrez les coulisses de la création du spectacle. Des contenus inédits : entretiens, vidéos, podcasts, captations... sur theatre-odeon.eu

La Maison diptyque apporte son soutien aux artistes de la saison 21-22

avec

Nicolas Bouchaud

Fiodor Karamazov,
le père Païssy,
l'avocat Fétoukovitch

Sylvain Creuzevault

Ivan Karamazov

Servane Ducorps

la mère Iossif, Grouchenka,
Mamounette

Vladislav Galard

Dmitri Karamazov, un prêtre,
Mme Khokhlakova, Ilioucha

Arthur Igual

Alexei Karamazov

Sava Lolov

le Starets Zossima,
le Polonais, le Procureur

Frédéric Noaille

Snégouïrov, Rakitine

Blanche Ripoché

une moniale, Katérina Ivanovna,
Pavel Smerdiakov

Sylvain Sounier

un moine, Piotr,
le policier Kolia

et les musiciens

Sylvaine Héлары

Antonin Rayon

traduction française

André Markowicz

dramaturgie

Julien Allavena

scénographie

Jean-Baptiste Bellon

lumière

Vyara Stefanova

création musique

Sylvaine Héлары, Antonin Rayon

maquillage

Mityl Brimeur

masques

Loïc Nébréda

costumes

Gwendoline Bouget

son

Michaël Schaller

vidéo / accessoires

Valentin Dabbadie

administration de tournée

Anne-Lise Roustan

production et diffusion

Élodie Régibier

réalisation du décor

Atelier de construction de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

et l'équipe technique de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 21 juillet 2021 au Théâtre de l'Union – centre dramatique national du Limousin

production Le Singe

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Théâtre national de Strasbourg, L'empreinte – scène nationale Brive-Tulle, Théâtre des Treize vents – centre dramatique national de Montpellier, Théâtre de l'Union – centre dramatique national du Limousin, La Coursive – scène nationale de La Rochelle, Bonlieu scène nationale – Annecy

avec le soutien de l'Office artistique de la région Nouvelle-Aquitaine

avec le Festival d'Automne à Paris



la compagnie est soutenue par le ministère de la Culture / Direction générale de la création artistique Nouvelle-Aquitaine

Les Frères Karamazov, de Fédor Dostoïevski, traduction André Markowicz, est publié aux éditions Actes Sud, coll. Babel

Les Frères Karamazov, spectacle répété en octobre-novembre 2020 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

“Farce et scandale”

Aux trois-quarts du XIX^e siècle, les aspirations des gauches occidentales cherchent partout une forme de révolution sociale, mais le russe Dostoïevski court-circuite tout : il conclut déjà, il se place par-delà l'échec du socialisme athée – ce sont *Les Démons*. Dans *Les Frères Karamazov*, il poursuit le chemin à travers l'histoire d'une famille : qu'est-ce qui rejaillit quand l'Athéisme s'épuise ? Réponse : l'image du Père. Dostoïevski raconte la vie d'un père irresponsable, un homme débauché, un cancrelat, Fiodor Karamazov, de manière qu'on trouve justifiable que ses fils, des frères qui ne se connaissent pas, veuillent le supprimer... ce passage à l'acte ouvre néanmoins un abîme dans lequel tout le monde est précipité... *Tu ne tueras point... le père... quand même... hein...* D'abord, ça révolte, c'est comme si l'auteur nous démontrait qu'un certain ordre, même injuste, ne pouvait être remis en question... On pourrait nommer cet ordre : Patriarcat ! Notre raison réagit : Parricide ! Mais la suite “Dieu, Tsar, Père, Paysan, Terre” est alors première en Russie... là-bas, un tel père, athée occidentalisé, est un ongle incarné dans la chair russe... Mais l'arracher est interdit sous peine de calamité... Comment pardonner l'existence de tels pères ? Comment exister sous un tel ordre ? L'auteur en appelle à l'Amour... c'est dingue... tout ceci est bête, une rage, c'est à n'y rien comprendre... Walter Benjamin, penseur allemand, écrit quelque part qu'à force de jouer des contraires, il arrive un moment où tout part en charpie et où – on rejoint Jean Genet – “l'allégresse commence”... À la fin des fins, le sérieux ne peut plus tenir, il se change en farce... C'est là que nous avons la sensation de toucher au métier de Dostoïevski, au roman. Nous retrouvons certains éléments de sa réception initiale : farce et scandale. L'âme diabolotante, toujours vivante, fissure le monument littéraire... et puis à y regarder de plus près, cette intrigue est aussi une simple et sombre histoire de mœurs et d'argent. Un fait divers. Un fleuve de billets de banque qui manquent, et sur ce manque, flottante, la question de Dieu. Deux orgueils amoureux, et une bête qui n'arrête pas de se sublimer...

Sylvain Creuzevault

“Une lecture des *Frères Karamazov*” par Jean Genet

Les chefs-d'œuvre artistiques ou poétiques sont la plus haute forme de l'esprit humain, son expression la plus convaincante : voilà un lieu commun qu'on se doit de conserver sous le titre de vérité éternelle. Qu'ils soient la plus haute forme de l'esprit humain, ou la forme la plus haute donnée à l'esprit humain, ou la plus haute forme prise, patiemment ou vite, par un coup de pot, toujours hardiment si l'on veut, il s'agit d'une forme, et cette forme est loin d'être la limite où peut s'aventurer un homme. Passons à Dostoïevski ou plutôt aux *Frères Karamazov*, chef-d'œuvre du roman, grand livre, audacieuse instigation des âmes, démesure et démesures. Cette manière de considérer c'est aussi la mienne, à quoi s'ajoute une envie de rire en face de la fausse et très réelle imposture que constitue le destin de ce livre. Enfin Dostoïevski réussit ce qui devait le rendre souverain : une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine, puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de lui un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même, et avec des moyens astucieux et enfantins, dont il use avec la mauvaise foi têtue de saint Paul.

Il est possible, s'il portait en lui ce roman depuis plus de trente ans, il est possible qu'il ait voulu l'écrire sérieusement, c'est-à-dire comme *Crime et Châtiment* ou *L'Idiot*, mais en cours d'écriture, il a dû sourire, peut-être à propos d'un de ses procédés, puis sourire de Dostoïevski romancier, et enfin se laisser emporter par la jubilation. Il se jouait un bon tour.

Peu au fait des procédés de compositions romanesques, je ne sais toujours pas si un écrivain commence un livre par son début ou par sa fin. Dans le cas des *Frères Karamazov*, il m'est impossible de discerner si Dostoïevski a voulu débiter par la visite de la famille Karamazov au Staretz Zozine mais dussé-je attendre la mort et la puanteur du Staretz, dès ce moment déjà j'ai la puce à l'oreille.

Tout le monde attend un miracle : il y a son contraire, le cadavre au lieu de rester intact, ce qui aurait été la moindre des choses, le cadavre pue. Alors, avec une sorte d'acharnement délicieux, Dostoïevski va tout faire pour nous déconcerter ; on attend que Grouchevna soit une salope : chez Katia Ivanovna, Aliocha voit d'abord une belle jeune fille, *apparemment* très bonne et très généreuse, et dans son emportement, gratitude et tendresse,

Katerine Ivanovna lui baise la main. Bouleversée, Grouchegnka porte à son tour la main de Katerine Ivanovna près de sa bouche, éclate de rire et insulte sa rivale. Humiliée, Katerine chasse Grouchegnka.

Quand Aliocha rentre au monastère, le cadavre du Staretz sent de plus en plus, il a fallu ouvrir les fenêtres. Aliocha sort. Dans la nuit il se jette sur le sol, embrasse la terre. Il prétend même avoir été visité à ce moment-là, et il finit, avec son froc de moine, dans l'appartement de Grouchegnka. Ce qui permet à Aliocha de rester pur, on le sait, c'est son sourire dans toutes les occasions où un autre à sa place serait troublé : encore moine, quand Lise lui envoie un billet et décide de l'épouser, il sourit et accepte très sérieusement de devenir son mari. Plus tard, quand le jeune garçon Kolia lui dit : "en somme, Karamazov, vous et moi, nous sommes amoureux l'un de l'autre", Aliocha rosit un peu, sourit, et approuve. Aliocha sourit, il a vingt ans. Un amusement semblable, à soixante ans, fait sourire Dostoïevski : un geste ou un autre peuvent être interprétés comme on veut. Le Procureur, au tribunal, explique les mobiles de Dimitri Karamazov et l'avocat, aussi sagace, leur donne un sens inverse.

Tout acte a donc une signification et la signification inverse. Pour la première fois, il me semble, l'explication psychologique est détruite par une autre (contraire) explication psychologique. Les actes ou les intentions qu'on a l'habitude – dans les livres et même dans la vie quotidienne – de considérer comme néfastes aboutissent à ce sauvetage, et les actes et intentions charmants provoquent la catastrophe. Kolia élève un chien que le petit Ilioucha a cru empoisonner ou faire mourir avec une épingle. Ilioucha devenu malade n'espère qu'en l'arrivée de Kolia, et au retour du chien, Kolia enfin rend visite à Ilioucha et ramène le chien : la joie d'Ilioucha est si forte, qu'il en meurt. L'attitude de dilettante, sûr de soi, d'Ivan Karamazov, fait proférer à Dimitri des paroles, et mêmes des actes, contre son père, qui le conduiront en Sibérie. Au début du procès, Ivanovna parle avec chaleur de Dimitri ; un quart d'heure après, elle lit une lettre de Dimitri au tribunal : Dimitri est condamné.

Dostoïevski montre une hargne à l'égard du socialisme, et la même à l'égard de la psychologie.

Contre le socialisme il est féroce (voir les scènes où Kolia, par son comportement, ridiculise le socialisme), mais une fois de plus il faut que le grain meure : c'est une révolution socialiste qui permet aujourd'hui à des millions de Russes de lire Dostoïevski.



Arthur Igual © Simon Gosselin



Nicolas Bouchaud, Arthur Igual, Servane Ducorps





Arthur Igual, Sylvain Creuzevault



Blanche Ripoché, Vladislav Galard, Sylvain Creuzevault

Avec la psychologie, il s'y prend bien : au lieu, comme dans ses autres romans, de donner seulement une explication sérieuse des mobiles, il donnera encore l'explication inverse : résultat, à la lecture, tout, personnages, événements, tout était ceci *et* son contraire, il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence. La nôtre et celle du romancier. Après chaque chapitre on est fixé : il ne reste plus rien de vrai. Alors, c'est un Dostoïevski nouveau qui apparaît : il bouffonne. Il s'amuse à donner une explication *positive* des événements, puis sans doute s'apercevant que cette explication dans le *roman* est vraie, il propose l'explication contraire.

Humour magistral. Jeu. Mais culotté parce qu'il détruit la *dignité* du récit. C'est le contraire de Flaubert qui ne voit qu'*une* explication et c'est le contraire de Proust qui accumule les explications, qui suppose un grand nombre de mobiles ou d'interprétations mais jamais ne démontre que l'explication contraire est admissible.

Ai-je mal lu *Les Frères Karamazov* ? Je l'ai lu comme une blague. Dostoïevski détruit ce que jusqu'à ce livre on considérait l'œuvre d'art avec affirmation, dignement.

Il me semble, après cette lecture, que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas, je veux dire qui ne se construit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture.

On parle beaucoup ces temps-ci du rire des dieux. L'œuvre d'art construite sur de seules affirmations jamais contrariées est une imposture qui cache quelque chose de plus important. Franz Hals a dû bien rire avec *Les Régentes* et *Les Régents*. Rembrandt aussi avec la manche de *La Fiancée juive*. Mozart composant sa *Messe de Requiem* et même *Don Juan*. Tout leur était permis. Ils étaient libres. Et Shakespeare avec *Le Roi Lear*. Après avoir eu du talent et du génie, ils connaissent autre chose de plus rare : ils savent rire de leur génie.

Et Smerdiakov ?

Parce qu'ils sont quatre, les trois fils Karamazov. Le tendre, le chrétien Aliocha n'a pas une parole, il ne fait pas un geste indiquant que ce larbin est son frère. Je voudrais parler de Smerdiakov.

Jean Genet, *L'Ennemi déclaré*, Gallimard, août 1991 (texte écrit à une date non déterminée entre 1975 et 1980, remis aux éditions Gallimard en 1981 et publié par la NRF en octobre 1986).

“C’est uniquement un seul fait”

“Ce n’est pas seulement la conjonction des faits qui condamne mon client, messieurs les jurés, s’exclama-t-il, non, ce qui condamne mon client, en réalité, c’est uniquement un seul fait : c’est le cadavre de son vieux père ! Il se serait agi d’un meurtre tout simple, devant l’insignifiance des faits, devant le manque de preuves, devant leur côté fantastique, si on les examine chacune isolément, et non pas dans leur conjonction, vous auriez rejeté cette accusation, du moins auriez-vous redouté de sceller le destin d’un homme sur la seule foi d’un préjugé contre lui, un préjugé, hélas, qu’il a tant mérité ! Mais il ne s’agit pas là d’un meurtre tout simple, il s’agit d’un parricide ! Cela en impose, et à un tel point que les preuves, insignifiantes, inexistantes, des faits qui l’accusent deviennent comme moins insignifiantes, comme plus prouvées, et cela, même dans l’esprit le plus libre de préjugés. Quoi, comment acquitter un prévenu pareil ? Comment pourrait-il avoir tué et repartir non châtié – voilà ce que chacun ressent au fond du cœur, comme malgré lui, d’instinct. Oui, c’est une chose effrayante, d’avoir versé le sang de son père – le sang de celui qui m’a donné la vie, de celui qui m’aime, le sang de celui qui n’épargne pas sa vie pour moi, qui, depuis les années de mon enfance, souffre de mes maladies, souffre toute sa vie pour mon bonheur, et qui ne vit que de mes joies, que de mes succès ! Oh, tuer un tel père – mais c’est même impossible à penser ! Messieurs les jurés, qu’est-ce que c’est qu’un père, un vrai père, qu’est-ce que ce mot sublime, quelle idée si effrayante dans sa grandeur est renfermée dans ce nom ? Nous venons d’indiquer en partie ce que c’était et ce que devait être un vrai père. Dans l’affaire présente, celle qui nous occupe en ce moment, celle qui fait tant souffrir nos âmes – dans l’affaire présente, le père, le défunt Fiodor Pavlovitch Karamazov ne ressemblait pas du tout à cette idée du père qui vient de se dire à nos cœurs. C’est un malheur. Oui, réellement, il est des pères qui ressemblent à des malheurs. [...]”

La plaidoirie de l’avocat Fétoukovitch au procès de Dmitri Karamazov dans *Les Frères Karamazov*, de Fédor Dostoïevski, (traduction André Markowicz, Actes Sud, coll. Babel, 2002, Livre douze, *L’Erreur judiciaire*, XIII. “Un concupiscent de la pensée”, p. 732)

Sylvain Creuzevault

Cofondateur du groupe D’ores et déjà, Sylvain Creuzevault signe sa première mise en scène en 2003 (*Les Mains bleues* de Larry Tremblay), puis monte en 2005 *Visage de feu* de Marius von Mayenburg. À l’Odéon, il participe à la création de *Fœtus*, dans le cadre du festival Berthier’06, puis met en scène *Baal* de Brecht (2006, dans le cadre du Festival d’Automne à Paris). *Le père tralalère*, créé au Théâtre-Studio d’Alfortville en 2007, est repris à la Colline, où Creuzevault met en scène *Notre terreur* (2009). Il travaille au Deutsches Schauspielhaus (Hambourg 2009) où il crée *La Mission* de Müller. Viennent ensuite à la Colline, toujours dans le cadre du Festival d’Automne à Paris, *Le Capital et son Singe* (2014 et 2016), *Angelus Novus AntiFaust* (créé au Théâtre national de Strasbourg). En 2018, après avoir adapté *Les Démons* de Dostoïevski (Odéon), il a monté *Les Tourmentes*, d’après Mallarmé et Jack London (MC93 Bobigny), ainsi qu’une nouvelle version du travail sur Marx, *Banquet Capital*. Il retrouve Dostoïevski avec *L’Adolescent* (Odéon, 2019, festival des écoles du théâtre public). Le romancier russe lui inspire également *Le Grand Inquisiteur*, présenté à l’Odéon (2020). En 2021, il fonde les Conseils Arlequins, École du Parti. Cette école oriente son travail pédagogique sur la formation de l’acteur autour de l’œuvre *L’Esthétique de la résistance* de Peter Weiss. Les premiers travaux seront présentés au cours de la saison 22/23, entre autres le spectacle de sortie du groupe 47 de l’école du Théâtre national de Strasbourg. Sylvain Creuzevault est artiste associé de l’Odéon-Théâtre de l’Europe depuis 2016.

Fédor Dostoïevski, 1821 – 1881

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski naît à Moscou dans une famille aisée, entre à l'école d'ingénieurs militaires de Saint-Pétersbourg en 1838, sur ordre paternel, et devient officier ingénieur du génie en 1841. En 1844, il démissionne de l'armée et écrit son premier roman, *Les Pauvres Gens*, qui le fait immédiatement connaître. Il participe régulièrement à des réunions clandestines de libéraux qui s'insurgent contre le régime autocratique des tsars, et s'y initie à la doctrine de Fourier et au socialisme utopique. Arrêté en 1849, il est envoyé dans un bagne de Sibérie pendant cinq ans. De retour à Saint-Pétersbourg, il recommence en 1860 une carrière littéraire qu'il poursuivra jusqu'à ses derniers jours, en dépit de ses crises d'épilepsie et d'un perpétuel inconfort moral et matériel. Dostoïevski est dévasté par la mort de sa femme en 1864, suivie peu de temps après par celle de son frère. Couvert de dettes, il joue et accumule les pertes. Il est contraint de s'exiler. Écrivain admiré après la publication de *Crime et Châtiment* (1866) et de *L'Idiot* (1869), il publie par la suite ses œuvres les plus abouties, *Les Démons* (1871) et *Les Frères Karamazov* (1880) qui lui valent la première place parmi les romanciers.

Tournée 21/22

23 – 24 novembre

L'Empreinte – scène nationale Brive-Tulle

12 – 14 janvier

Théâtre des Treize vents – centre dramatique national de Montpellier

17 – 18 février

Points communs – nouvelle scène nationale de Cergy-Pontoise

11 – 19 mars

Théâtre national de Strasbourg

24 – 25 mars

Bonlieu scène nationale – Annecy

13 – 14 avril

La Coursive – scène nationale de La Rochelle

29 – 30 avril

Teatro nacional São João – Porto



CERCLE DE
L'ODÉON

Soutenez la création théâtrale
Devenez membre du Cercle de l'Odéon

L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres* du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique

Hervé Digne est président du Cercle de l'Odéon

Entreprises

Grands bienfaiteurs

Crédit du Nord
Eutelsat
Mediawan

Bienfaiteurs

Fonds de dotation
Abraham Hanibal

Amis

Fleurus Avocats
John Pietri Conseil
RG Consulting
Skilt
Spirit Now London
Relecom Partners

Partenaires de saison

Champagne Taittinger
Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes

Particuliers

Cercle Giorgio Strehler

Arnaud de Giovanni, président

Mécènes

Christian et Béatrice Schlumberger

Membres

Julie Avrane
Patrick et Géraldine Dupoux
Isabelle de Kerviler
Fady et Caroline Lahame
Alban de La Sablière et Mary Erlingsen
Henri et Véronique Pieyre
de Mandiargues
Hélène Reltgen
Francisco Sanchez
Vanessa Tubino
Philippe et Florence Vallée
Juliette de Wouters-Chevalier

Christine Hallak
Caroline Hazan
Anouk Martini-Hennerick
et Bruno Hennerick
Judith Housez-Aubry
Jean-Hubert Lenotte
Astrid Panosyan
Marguerite Parot
Claude Prigent
Françoise Prot
Christian Roch
Raoul Salomon et Melvina Mossé
Louis Schweitzer
Angélique Servin
Patrice et Sophie Spinosi
Jean-Noël Tournon
Martin Volatier et Maïder Ferras

Cercle de l'Odéon

Grands bienfaiteurs

Jacques Biot
Jessica Guinier
Jean-Jacques et Pascale Guiony
Nicole Nespoulous

Bienfaiteurs

Jad Ariss
Dominique Arpels
Pierre Aussure
Lena Baume
Marie-Hélène Bensadoun-Broud
Guy Bloch-Champfort
David et Véronique Brault
Anne-Marie Couderc
Philippe Cruzet et Madame Sylvie
Hubac
Pierre-Louis Dauzier
François Debieesse
Isabelle Dieuzy-Labayé
Stéphane Distinguin
Julien Facon
Montserrat Franco
Richard et Sophie Grivaud

Parrains

Marie-Ellen Boissel
Nicole Demanche
Florence Desbonnets
Pascal Houzelot
Marie-Jeanne Husset
Priscille Jobbé-Duval
Stéphane Layani
et Marie-Anne Barbat-Layani
Léon et Mercedes Lewkowicz
Alexandra Olsufiev
Anne Philippe
Ludivine de Quincerot
Antoinette de Rohan
Alexandra Turculet
Sarah Valinsky
Gilles Varinot

Les amis du Cercle de l'Odéon

*Certains donateurs ont
souhaité garder l'anonymat /
liste au 13 septembre 2021

Contact

Juliette de Charmoy

01 44 85 40 19

cercle@theatre-odeon.fr



L'objet fait le lien.


HERMÈS
PARIS